

## Rudolf Steiner et la médecine anthroposophique

*Peter Selg*

**La médecine anthroposophique appartient originellement à l'anthroposophie.**

**Comprendre et défendre cela, c'est une partie de la réponse aux polémiques à l'encontre de Rudolf Steiner.**

La médecine anthroposophique jette un regard rétrospectif sur une histoire remplie de succès au 20<sup>ème</sup> siècle, sur des résultats thérapeutiques impressionnants ; elle jouit d'une grande estime parmi ses patients, mais aussi parmi de nombreux collègues médecins. En même temps, elle est toujours comme avant exposée à de considérables attaques. Dans son ouvrage « *L'Anthroposophie en Allemagne* », qualifié par lui-même de « référence », Helmut Zander, spécialiste des sectes, a traité de la médecine anthroposophique sur pas moins de 120 pages, et en est venu nonobstant à des résultats funestes. Selon Zander, Steiner ne disposait d'aucune sorte de savoir original, mais vivait dans la médecine de l'encaissement et la privatisation économique d'un bien étranger : « Steiner a assurément beaucoup lu, mais avant tout il vivait à partir d'informations, qui lui étaient apportées. Il ne devait pas partir en quête d'un « élargissement » de l'art de guérir, ni rechercher dans la médecine des « courants ésotériques » à la manière d'un détective, il n'avait même pas besoin de rassembler des informations qui flottaient çà et là, il ne dut qu'adapter les indications d'adeptes de l'horizon de la conception du monde de la théosophie et par la suite de l'anthroposophie. » Selon Zander, Rudolf Steiner parvint à « tirer profit des expériences d'un troisième capital » ; il formula une « revendication d'autonomie à l'égard de sa dépendance effective » et disposa sur un savoir de médecine alternative et populaire traditionnel, purement et simplement, une « superstructure théosophique ». Tous les soi-disant remèdes anthroposophiques possèdent, selon Zander, leurs racines dans une pratique extra-anthroposophique ; une idée médicale ou formation théorique autonome ne se présente pas chez Steiner, mais bien plus une « fusion de concepts divergents », un « libre commerce combinatoire avec des représentations de système ».

### **L'histoire de la critique**

Cette critique énorme, qui fut formulée publiée et défendue publiquement voici quelques années, est tout sauf nouvelle. Dès les semaines qui suivirent l'inauguration de l'institut clinique-thérapeutique d'Arlesheim, en juin 1921, le prêtre très influent d'Arlesheim, expert en démagogie, xénophobe et antisémite d'orientation catholique, Max Kully, dans son article « Les mystères du temple de Dornach » disait que Rudolf Steiner qui s'est appelé lui-même ainsi « guérisseur », poursuivait sans scrupules des intérêts de pouvoir et d'argent. Steiner, selon Kully, était poussé par un orgueil démesuré et amalgamait l'histoire spirituelle, sans en disposer d'une en propre : « Le bien cognitif de Steiner n'est aucune science de l'esprit, et surtout aucune science. Des Mystères antiques, de la doctrine bouddhiste du *karma*, des cultes égyptiens secrets, des doctrines kabbalistes gnostiques, et autres, il a assemblé un système fantasque ». Tous les remèdes proposés à Arlesheim seraient empruntés à l'art de se guérir naturel et appartiendraient « à la catégorie des remèdes de bonne femme ou arcanes ». La pratique médicale de la clinique sous Steiner/Wegman serait publiquement dangereuse et nécessiterait une intervention de l'État ; « Les spécialistes, en lien avec les autorités responsables devraient prêter toute leur attention à l'évolution et l'expansion vers l'aspect médical. Steiner en est arrivé à un développement qui recèle en lui un danger direct pour le public. » Zander aussi écrit : « Le guérisseur profane Steiner, sans formation médicale, [...] s'est élevé en tant que clairvoyant à la référence décisive de questions sur la santé et la maladie, au cas critique sur la vie et la mort. »

### **Conception et fondation**

Les reproches sont graves et ne cessent pas jusqu'à aujourd'hui. Nos réponses courantes ne sont cependant pas suffisantes et elles ne sont qu'à moitié vraies. À cette demi-véracité je voudrais entre autres porter au compte notre recours selon lequel Rudolf Steiner a fondé la médecine anthroposophique ensemble avec la doctoresse Ita Wegman, ou selon le cas, qu'il n'a formulé lui-même aucune idée sur la transformation de la médecine, mais qu'il a simplement et purement ouvert des perspectives de science de l'esprit sur des questions médicales. Tout le reste n'eût été

que l'affaire des médecins, de médecins autorisés à exercer par l'État. — Si nous vérifions ces arguments d'une manière critique, nous devons admettre qu'Ita Wegman n'a jamais, en aucun lieu, revendiquée pour elle-même d'avoir co-développé conceptuellement la médecine anthroposophique. Les cours anthroposophiques destinés aux médecins furent exclusivement tenus par Rudolf Steiner, comme on le sait. Et dans une perspective historique, on ne s'accorde que sous réserve à dire que Rudolf Steiner a purement et simplement répondu aux « questions médicales » comme on les a appelées. La confrontation avec l'évolution de l'œuvre anthroposophique montre qu'il a thématiqué des contextes physiologiques et médicaux bien longtemps avant que les médecins en vinssent lui demander des conseils. Même le premier cours de médecine remonte à l'initiative de Rudolf Steiner et, en aucune manière, à une demande du corps médical.

S'il en est ainsi, nous nous trouvons devant la tâche d'exposer avec plus d'exactitude la relation de Rudolf Steiner à la médecine. Selon moi, nous sommes nous-mêmes fautifs, eu égard à ces attaques et insinuations portés à l'encontre de Steiner. Avant d'esquisser ci-après quelques grandes lignes, on doit d'abord constater en principe ce que Rudolf Steiner, à la fin de son premier cours aux médecins, a formulé de la manière suivante : « Je ne voudrais jamais intervenir naturellement d'une manière quelconque moi-même dans une quelconque pratique de guérison, comme je ne l'ai jamais fait ». Dans ce sens — au sens de l'art pratique de guérir — Rudolf Steiner fut tout aussi peu le fondateur de la médecine anthroposophique, qu'il n'a fondé à chaque fois l'école Waldorf de Stuttgart, l'agriculture bio-dynamique ou même encore la Communauté des chrétiens. Il développa très certainement leurs fondements spirituels — « les fonder » au sens de les réaliser, volontairement et en les dirigeant avec responsabilité devant le monde, en les mettant en route ce furent d'autres hommes et femmes qui le firent, ce sur quoi il insista. Émile Molt « fonda », ainsi compris, la libre école Waldorf — avec le collège des professeurs —, le Comte Karsnerlingk, et les fermiers associés à lui, l'agriculture bio-dynamique, Friedrich Rittelmeyer et la communauté des prêtres et pasteurs, la Communauté des chrétiens — et les médecins anthroposophes, la médecine élargie par la science de l'esprit. Dans tous ces domaines, Rudolf Steiner n'était pas immédiatement celui qui accomplissait l'action restreinte, ni non plus de manière directe celui qui l'impulsait. Il laissa les êtres humains libres, il n'exerça aucune pression sur eux, ni ne les enthousiasma exagérément ; Celui qui a lu les cours spécialisés de Rudolf Steiner, sait que des contenus et des perspectives y sont développés, qui ne sont ni faciles à percer à jour, ni directement saisissables — saisissables au sens de menant à l'action par une simple pouvoir enthousiasmant ou suggestif. Contre les présomptions de Helmut Zander et d'autres, Rudolf Steiner ne créa aucune légion d'êtres humains dépendants de lui, mais il développa, en tant qu'enseignant spirituel, des points de vue qui peuvent être appréhendés et réalisés, même dans le champ de la médecine.

Il est présentement d'une importance prioritaire de présenter la médecine anthroposophique à partir d'elle-même, sans recours direct à Rudolf Steiner, mais à partir des idées et fondements cognitifs qui lui sont [à elle, *ndt*] immanents, à partir de leur contenu de science de l'esprit. C'est ce qu'on fait en dernier lieu d'une manière exemplaire comme jamais, Matthias Girke et Peter Heusser, dans leurs publications comptables, qui méthodiquement ouvre de nouveaux horizons. Il faut poursuivre cette voie à toute force, car elle agira professionnellement, et elle le fait déjà. Mais la critique à l'égard de Rudolf Steiner n'en cessera pas pour autant — et cela semble être une loi historique, ou bien mieux, occulte, que les attaques contre l'anthroposophie — et ses applications spécialisées — n'entrent ou ne visent qu'une partie plus limitée de leur réel contenu idéal ou bien même de leurs fondements épistémologiques, mais visent vraiment beaucoup plus Rudolf Steiner lui-même, dans la diffamation de sa personne ou de son œuvre. Il en était ainsi dès le commencement — et il en est resté ainsi jusqu'à aujourd'hui, comme l'a démontré de nouveau l'année 2011 du jubilé de sa naissance. Parce qu'il en est ainsi et parce que le département médecine au Goetheanum n'a pas seulement à défendre l'art anthroposophique de guérir au plan mondial, mais qu'il a aussi une tâche de guérison pour le Goetheanum et l'université, selon moi la défense de Rudolf Steiner relève de ses devoirs, pour la protection non-sentimentale et non-pathétique de son être et de son œuvre. Mais

cela veut dire ici : le département de médecine doit entrer dans le détail de la relation de Rudolf Steiner avec la médecine.

### **En image, l'être humain spirituel**

Je commence ici par une description plus longue, empruntée à l'autobiographie de Rudolf Steiner ; dans cette biographie, il relate ses études d'anthropologie sur la corporéité et sur la relation corps-âme de l'être humain, des études qu'il a menées au début des années 80 du 19<sup>ème</sup> siècle, à Vienne, en tant qu'étudiant à l'école polytechnique et auditeur à l'université. Il dit alors : « Je fus [...] conduit à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. J'examinai les éléments de l'organisme humain, de l'animal et du végétal dans leurs façonnements. [...] je perçus de plus en plus la manière dont l'image de nature saisissable par les sens me poussait vers ce qui m'apparaissait évident d'une manière spirituelle. Si je regardai de cette manière spirituelle sur l'activité de l'âme de l'être humain, sur le penser, le sentir et le vouloir, alors se conformait à moi l' « être humain spirituel » jusqu'à une évidence de nature imagée. Je ne pouvais plus en rester à des abstractions, auxquelles on pense habituellement, lorsqu'on parle de penser, sentir et vouloir. Je voyais dans ces forces créant des manifestations de la vie intérieure, qui posaient en esprit devant moi « l'être humain en tant qu'esprit ». Si je regardais ensuite l'apparition physique de l'être humain, alors se complétait à moi ce regard, qui la prenait en considération, d'avec la forme spirituelle, qui règne dans le sensible-visible. J'en vins à la forme sensible-suprasensible, dont parle Goethe, et qui s'interpose — aussi bien pour quelque chose d'authentiquement conforme à la nature que pour une contemplation conforme à l'esprit — entre le sensible- appréhensible et le spirituel-visible. Anatomie et physiologie pressaient pas à pas vers cette forme sensible-suprasensible. Et dans cette instance, mon regard tomba, tout d'abord d'une manière encore parfaitement incomplète, sur la *Dreigliederung* de l'entité humaine [...] Il me fut clair tout d'abord que dans la partie de l'organisation humaine, dans laquelle la formation est le plus souvent orientée vers ce qui est de la nature des nerfs ou des sens, le sensible-suprasensible s'imprègne le plus dans le sensible-visible. L'organisation de la tête m'apparut comme celle qui en vient le plus fortement à une visibilité immédiate dans la forme sensible. L'organisation des membres, au contraire, je dus la considérer comme celle dans laquelle le sensible-suprasensible se dissimule le plus fortement, de sorte qu'en elle, les forces agissantes dans la nature humaine extérieure, se prolongent à l'intérieur de la formation de l'être humain. Entre ces deux pôles de l'organisation humaine, il me sembla se trouver là tout ce qui vit d'une manière rythmique, l'organisation respiratoire et circulatoire et autre — je ne rencontrai alors personne avec qui j'eusse pu m'entretenir au sujet de ces intuitions spirituelles immédiates. Que j'en fisse quelque peu allusion ici ou là, alors on voyait cela comme le résultat d'une idée philosophique, alors que j'étais parfaitement certain qu'elles s'étaient révélée à moi à partir d'une expérience cognitive anatomique et physiologique. » Dans la situation intérieure, Rudolf Steiner se heurta donc aussi à cette conversation entre Goethe et Schiller de l'été 1794 au sujet de la « plante archétype » ; les déclarations de Goethe à cette occasion, sur le fait de « voir ce qui est idéal avec ses yeux », furent décisives pour lui [Rudolf Steiner, *ndt*] et le menèrent plus loin : « Lui [Goethe] « vit » spirituellement le tout, comme il voyait sensiblement le fait isolé. Et il n'attribua aucune différence de principe entre la vue immédiate spirituelle et celle sensible, au contraire, seulement une transition de l'une à l'autre. Il était clair pour lui que toutes deux soulevaient la revendication de se trouver dans la réalité qui est conforme à l'expérience qu'on en fait. » À partir de ces questions de connaissance, Rudolf Steiner commença l'étude intensive des écrits scientifiques de Goethe, qu'il se mit à travailler à fond dans tous les détails, « poussé par une nécessité intérieure ». Il nous est pourtant important de constater combien précocément et nettement Steiner fut conduit à une anthropologie physiologique, par ses interrogations et vues intuitives immédiates originaires, c'est-à-dire sur son cheminement de recherche anthroposophique.

### **« L'esprit est inhérent à ton corps »**

À ces vues intuitives immédiates appartiennent, dès le début, des impressions, perceptions et concepts, à savoir des connaissances qu'il acquit de la rencontre avec des malades. Autour de l'année 1883, Rudolf Steiner donna des cours, à Vienne, à un enfant, dont la mère souffrant de

variole, se trouvait dans le même espace et fut perçue par lui ; en 1884, il donna des soins durant de nombreuses années au Jeune Otto Specht, atteint d'hydrocéphalie. Remontaient à de plus nombreuses années encore, les soins intenses qu'il porta à son frère Gustave, sourd et muet, pour l'encouragement duquel Rudolf Steiner ne s'engagea pas seulement à cet égard dans le social. Toutes ces rencontres ne furent pas purement et simplement des expériences sociales pour Rudolf Steiner, mais aussi des situations cognitives. Même si alors — comme plus tard — il n'en parla pas ou n'écrivit rien à leur sujet, il est pourtant certain que Rudolf Steiner adhéra à de telles rencontres avec la vue intuitive immédiate sensible-suprasensible esquissée auparavant. Sa manière de voir la situation à la fois spirituelle, d'âme et corporelle, de Nietzsche, à qui il rendit visite à Naumbourg, celui-ci étant alité, est la plus souvent connue et elle entra même dans la littérature. Dans un carnet de notes, il écrivit plus tard : « Âme, tu es / Corps est, en toi, / Être de Dieu / À ton âme / L'Esprit est inhérent / À ton corps / L'esprit est inhérent / Cependant laisse l'Esprit dans le corps / La divinité règne / Et laisse l'Esprit dans l'âme / La qualité Je règne / Car il prend l'Esprit de ton âme / Prend-il ton corps pour lui en tant que force / Ainsi es-tu malade du corps / Et s'il prend l'esprit de ton corps / Ton âme pour lui en tant que force / ainsi es-tu malade de l'âme. » — Si l'on prend en considération ces contextes, alors il devient évident que Rudolf Steiner n'a pas seulement vu 500 malades en compagnie de Ita Wegman — comme le dénombra Emanuel Zeylmans van Emmichoven, mais infiniment plus, avant et sans Ita Wegman. Entre la formation de sa vue intuitive immédiate sensible-suprasensible de l'être humain — et la tenue du premier cours devant les médecins, s'étendirent presque quatre décennies, durant lesquelles il rencontra des êtres humains sains et malades. Ainsi devient compréhensible, à mon avis, en dehors de l'estimation et d'une façon d'écrire son investigation anthropologique, la manière intensive et détaillée du rapport que Steiner entretint avec la médecine depuis le début et qui dut nécessairement être.

Je voudrais indiquer deux autres qualités de l'engagement de Rudolf Steiner pour l'art de guérir ; ceux-ci concernent l'aspect social comme celui thérapeutique. En 1908 Steiner déclara : « J'ai traversé le martyre de l'intellect et de la sensibilité, au moment où l'on expérimenta la phénacétine. Cette façon d'expérimenter, sans avoir ne serait-ce qu'une ligne de conduite, montre que le sérieux de la science est aussi perdu avec son esprit. » Par cette brève allusion, nous concluons que Rudolf Steiner ne suivit pas seulement les évolutions de la médecine d'école, dans les deux dernières décennies du 19<sup>ème</sup> siècle seulement (l'antipyrétique phénacétine, fut découvert par hasard en 1887, par Bayer dans le cadre de préparation de pigments, synthétisée comme une « produit annexe » et introduite ensuite dans la thérapie), mais aussi la dimension réductionniste du penser de la recherche et du traitement médicaux. En 1909 il dit dans un conférence : « Laissez seulement la médecine continuer de se développer d'une façon aussi matérialiste : si vous pouviez ainsi voir d'avance les 40 ans qui viennent, alors vous seriez épouvantés de quelle façon brutale cette médecine prendra les devants, jusqu'à quelle forme de mort les êtres humains en seront guéris. » La matérialisation, la technisation de l'image de l'être humain, la dissolution du concept essentiel de la maladie et la nouvelle formulation de l'objectif de la médecine par manipulation des états corporels, Steiner les vécut de manière intensive.

#### **Là où la destinée humaine est débattue**

Avec le modèle de la machine manipulable d'une corporéité humaine s'associaient encore à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les enseignements contemporains du darwinisme social, du racisme de « l'infériorité psychopathique », de l'eugénisme et du suicide propagé ou bien de la mort étrangère en situations d'un « bilan de vie négatif ». Rudolf Steiner fut l'un des premiers, qui vit et décrit les suites fatales de cette évolution ; au moment où la presse internationale et la « *scientific community* », célébraient le grand congrès d'eugénisme de Londres, en 1912, Steiner mit en garde des « horribles dangers », qui étaient réellement associés à l'idée de « l'élevage supérieur » des races ou selon le cas, de l'héritage national — « et le temps viendra, peut-être pas du tout dans un lointain avenir, où lors d'un congrès, comme celui qui s'est tenu en 1912, se développera encore quelque chose de tout différent et que de toutes autres tendances surgiront... » « Le matérialisme en tirera dans une hâte furieuse toutes ses conséquences. » Nous n'avons pas besoin de dépendre

l'évolution immédiatement postérieure dans les années 30 et 40 du 20<sup>ème</sup> siècle, qui s'étend jusque la levée de l'anéantissement de la vie qui n'est pas digne de vivre — oui, la mort ciblée sur la plus grande échelle qui soit. Au contraire, Rudolf Steiner formula un réel enseignement sur l'incarnation de l'être humain et de sa biographie pleine de sens sur la Terre, dans la santé, la maladie et la thérapie. On peut suivre directement par la pensée que Rudolf Steiner dut le faire; qu'aucun intérêt d'affaire ne le conduisit à cela et qu'il ne pouvait pas non plus attendre des années, des décennies durant, les questions de la communauté médicale qui ne vinrent que dans une mesure bien trop faible, ou bien trop tardivement. Il devait commencer de lui-même à parler sur ces sujets. La médecine n'est pas seulement une discipline scientifique spécialisée, mais c'est tout un important champ social d'ensemble, dans lequel on débat (*nota bene !*) et l'on décide, du destin de l'être humain — autrefois comme aujourd'hui, de la pré-implantation par l'interruption de grossesse jusqu'à l'euthanasie.

#### **Rudolf Steiner thérapeute**

Au sujet de la thérapie, je ne voudrais encore dire que ceci à cause du cadre limité de cet article : Rudolf Steiner était thérapeute, l'ensemble du trait de sa vie fut aidant et guérissant, et cela aussi bien au-delà des situations médicales ; il voyait la détresse du temps et d'innombrables êtres humains. La volonté de guérir est un élément fondamental de l'anthroposophie et Rudolf Steiner ne connaissait pas des concepts comme celui de « soigné à fond [*austherapiert*] ». Le psychiatre Willem von Zeylmans écrivit au sujet d'entretiens de patients avec lui : « Mes questions reposaient sur l'espoir, que l'on pourrait dès à présent guérir toutes les maladies. Rudolf Steiner m'expliqua nonobstant dans des cas déterminés comment il pouvait être fondé dans la destinée que plus rien ne fût à atteindre ; malgré cela j'obtins dans chaque cas un conseil en relation avec un remède, ce qui m'étonna grandement, car dans la médecine d'usage, cette attitude n'existe pas : que l'on tente de guérir, quand bien même rien ne pût plus être atteint. » Lorsqu'on réfléchit postérieurement à la relation de Steiner à la médecine, il faut prendre en compte inconditionnellement cette intention aidante-guérissante de l'ensemble de son être, de sa vie et de son œuvre, sa compassion dans le vécu de la détresse d'autrui et du temps. À partir de cette condition préalable, il soutint le travail des médecins, là où il ne put que le faire, jusqu'à la fin. Cela appartient à la substance christique de son œuvre, que nous-mêmes devons suivre de tout cœur et que nous-mêmes devons représenter publiquement dans l'œuvre et l'être de Rudolf Steiner.

***Das Goetheanum*, n°7-8/2012**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Peter Selg** est professeur de médecine anthropologique et d'éthique à l'Université Alanus et directeur de l'Institut Ita-Wegman pour la recherche fondamentale anthroposophique.